

Chez le Bon Père

Eugène Standaert

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1898. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; les illustrations ont été découpées dans le document numérisé et restaurées. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 9 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque royale de Belgique, KBR (Google Livres). Google Livres, exemplaire de la Bibliothèque royale de Belgique (KBR).

Document original : <https://books.google.com/books?id=ynlQ6AW1Ua4C>

Version du 7 octobre 2026.

CHEZ LE BON PÈRE

Il a été tiré de cet opuscule six exemplaires
sur papier de luxe, numérotés.

EUGÈNE STANDAERT

CHEZ LE BON PÈRE



GAND
IMPRIMERIE A. SIFFER

1898

CHEZ LE « BON PÈRE »

Voulez-vous me suivre ?

Nous partons pour la Champagne.

Namur, Dinant, Givet, puisque voici la douane, où tout le monde descend, confions nos menus bagages au chemin de fer et nous voilà partis, par la route nationale de la vallée de la Meuse.

O la jolie manière de voyager, la seule : s'en aller allègrement au petit lever du soleil, dans la fraîcheur des rosées et le lilas des brouillards matineux, déjeuner en route d'une omelette dorée ou d'une truite savoureuse, s'attarder, dans les chaudes heures du jour, en quelque sieste prolongée devant un paysage choisi, rejoindre le dernier jalon de l'étape à l'heure où, pour la lumineuse parade du couchant, le soleil s'en va en faisant la roue, et retrouver enfin ce bon dîner du soir, ce dîner sobre, mais substantiel, des Ardennes, quelle vie, quelle joie ! Quelle joie oui, apparaissant à celui-là qui, une année entière, se trouve bouché dans l'atmosphère étroite du cabinet ou des audiences, comme la condition d'une indispensable détente du cerveau, d'un nécessaire approvisionnement d'air vif et réconfortant.

Domage que je doive vous mener si loin ; avec quelle bonne humeur nous suivrions la Meuse en ses capricieux méandres de Givet à Fumay où le paysage se montre d'une grandeur singulière, puis à Revin avec un peu plus loin, le groupe des « dames de Meuse », rochers énormes, sombres, enserrés, comme en un corset, par la vallée étroite, mais qui, loin de rappeler les grâces et le charme qu'éveille leur nom, semblent plutôt une pétrification gigantesque de laides et massives sorcières.

Nous continuerions par Laifour, où je vous recommanderais, pour déjeuner, les excellentes matelotes frites par la mère Rousseau, vers Monthermé et son échappée de vue pittoresque sur la Semoys, ainsi

jusque Charleville, à travers les sites, tantôt sévères, tantôt riants, où les petits brouillards du pays estompent les horizons de leur gaze rose, bleue violettes, idéalisant le paysage, semblable à ces voilettes légères qui font souvent nos femmes si belles.

A Charleville, je vous dirais : ne poussez pas plus loin vos courses pédestres, car voici la Champagne, adieu vallons et rochers, c'est la plaine immense, uniforme, maussade, n'ayant même rien du coloris et de l'abondante fertilité de nos Flandres.

De Charleville brûlez les étapes en train express et ne descendez qu'à Reims, la capitale de la Champagne et du champagne.

Mes impressions sur Reims, je ne puis, hélas ! que mettre dix lignes à vous les dire. Caves à champagne énormes, des catacombes immenses contenant des millions et des millions de bouteilles, visite intéressante que je recommande à chacun. Hôtels excellents, aux dîners, des plats étranges jamais mangés nulle part, arrosés de vins par carafes, vins rose rouge et blanc, d'un petit goût particulier et savoureux ; seulement il faut s'en défier. Enfin, et cela est unique, il y a la Cathédrale : une dentelle de pierres, un fouillis de sculptures délicates et recherchées, d'une vérité et d'un rendu tellement artistiques que, quand on arrive sous le grand portail, à la double rangée d'évêques et d'apôtres qui s'y trouvent en enfilade, instinctivement on ôte son chapeau pour saluer, tant ils semblent animés et vivants ces grands saints de pierre qui gardent l'entrée de la basilique. Que ne puis-je m'attarder à vous dire l'intense émotion qu'on éprouve au spectacle de ce joyau colossal ! Mais cela même m'est interdit, il faut que je passe.

Car là-bas, à dix-sept kilomètres de Reims, caché au fond des sapinières, est le but avoué de notre voyage : le Val des Bois, une usine comme il en fourmille autour de nous, mais comme il n'en existe nulle part, la filature Harmel frères.

Ce que j'en savais ? Peu de choses. Oh ! j'avais lu et relu ce livre magnifique : *Manuel d'une Corporation Chrétienne*, qui contient en

ses cinq cents pages l'exposé théorique de l'œuvre du Val des Bois.

Mais... il est vieux ce livre, il date de 1879 ; puis il y a le fossé large, éternellement creusé entre la théorie et la pratique ; puis encore le papier est si maniable et ne refuse jamais rien, enfin — j'en demande pardon à qui de droit — l'auteur avait, pour moi, le tort d'être l'auteur de ses œuvres et je soupçonnais chez lui cette double vue, à l'instar de celle qu'ont les parents pour leurs enfants, cette double vue que le proverbe flamand caractérise si bien en ces quatre mots : *mijn kind schoon kind*.

C'était donc avec un fort grain de scepticisme que nous allions là-bas, non pas qu'il nous manquât la foi, St-Thomas aussi avait la foi, n'empêche qu'il ait voulu toucher du doigt.

Nous voici rendus à la petite gare de Warmeriville. Tandis que le train enfonce son panache blanc dans l'enfilade des fils télégraphiques, nous fouillons du regard l'horizon, avec cette inquiétude concentrée de gens qui, sans s'être annoncés, vont à l'inconnu chez des inconnus et se posent cette énigmatique question : qu'est-ce qui nous attend là ?

Il n'y a pas loin à marcher, la filature est là, à deux cents mètres. Et c'est à petits pas, nous attardant aux buissons du chemin, chacun tâchant de ne pas être le premier, que nous arrivons à la grille d'entrée de l'usine.

« M. Harmel est-il là ? » Le concierge paraît, la casquette en main, un petit vieux chauve, très allègre encore sur ses quilles branlantes. « Vous voulez dire M. Léon Harmel, le Bon Père ? on va voir, on va voir, entrez toujours. » Et nous voilà, déjà un peu encouragés, suivant à la queue leu leu le doux cerbère qui nous conduit.

A vingt mètres des bâtiments de l'usine est une habitation assez vaste, très simple, avec un seul étage, les murs blanchis à la chaux : c'est là qu'habite M. Léon Harmel. Tout aussi simple l'intérieur. La servante, en tablier bleu, nous conduit dans une vaste pièce ; c'est une salle à manger aux tapisseries grises avec, aux murs, trois vues du

Vatican encadrées de chêne, dans un coin deux tableaux médiocres, une grande table de réfectoire au milieu et alignées tout autour, de modestes chaises cannelées. Ajoutez y une étagère et un pupitre en acajou, sur la cheminée un bronze, peut-être le seul objet de quelque valeur, et vous aurez ce qu'en style procédurier on appelle un récolement fidèle et exact.

Vous m'arrêtez, n'est-ce pas ? vous me demandez quel est ce procédé étrange d'inventorier par le menu un mobilier de salle à manger, que signifient ces manières d'entrer chez les gens à la façon d'un recors de justice. Permettez ! Il ne faut jamais négliger la première impression, sauf à rectifier par l'analyse ou le jugement l'erreur ou l'idée fausse qu'elle peut faire naître. Or, la première impression qu'on éprouve au Val des Bois, est, il n'y a pas à dire, une déception.

En entrant chez ces grands industriels on trouve tout si ordinaire, si simple, le concierge si humble, la servante si bourgeoise, la maison et les meubles si modestes, qu'il vous vient comme un ahurissement. Et cette impression qui s'accroît davantage à mesure qu'on visite l'aumônerie, les salles de patronage, les bureaux, les écoles, la chapelle, cette impression laisserait au visiteur superficiel une réelle déception, si, la réflexion aidant, on n'arrivait à cette conclusion : Cela est voulu. Oui, cela est voulu ; le luxe est banni du Val des Bois systématiquement, impitoyablement.

Le luxe, mais écoutez donc ce qu'en dit le grand père Harmel, le fondateur de l'usine, dans l'admirable testament qu'il a laissé aux siens et qui constitue comme la charte fondamentale de toute l'institution du Val des Bois.

« Gardez précieusement l'héritage de simplicité que je vous ai laissé. Le luxe ruine les familles, souvent les désunit, et offense Dieu. Ne prenez donc pas exemple sur les personnes du monde, pour lesquelles le succès est le commencement d'une vie d'ostentation où leur vanité cherche une vaine satisfaction. Que le ton de votre maison et de vos habitudes soit simple et toujours bien en dessous de votre posi-

tion. Qu'il règne dans votre vie et dans votre ameublement une certaine austérité qui sied mieux à des chrétiens. Je ne saurais trop insister sur ce point. En agissant ainsi vous habituerez vos enfants à cette vie simple qui est la garantie des bonnes mœurs et de la prospérité. Les enfants imitent tout ce qu'ils voient et, si les parents vivent dans la simplicité, ils les imitent.

« Dans notre temps le luxe est une pente qui nous entraîne, même à notre insu. C'est un courant d'idées, une atmosphère qu'on respire, dont on se pénètre peu à peu. Tout, dans le monde, nous prêche le luxe et nous y porte ; on en a presque fait une vertu.

« Aussi, mes chers enfants, je veux que vous vous roidissiez contre ce courant funeste, et vous aurez la mesure de votre simplicité si le monde trouve que vous êtes trop simples. » *

Admirable, n'est-ce pas ? Et tout aussi admirable la génération d'enfants et de petits-enfants qui ont buriné ces enseignements dans leur cœur et les appliquent dans leurs actes avec une fidélité qui va jusqu'au scrupule.

C'est trop modeste, c'est trop simple ! Voilà oui, en arrivant au Val des Bois, la première parole qui est tombée de nos lèvres, comme de tant d'autres, sans doute ; première impression du visiteur de passage, qui voit les choses en superficie seulement, qui les voit avec de pauvres yeux mondains. Mais quand on sait, lorsque, allant au fond des choses, on comprend tout à coup que l'organisation du Val des Bois est née et grandit grâce à des continuels prélèvements sur le luxe des patrons, que le secret financier de cette œuvre magnifique est là tout entier : dans le volontaire et journalier renoncement des Harmel

* **NOTE** Le « grand-père Harmel » est Jacques-Joseph Harmel (1795-1884), père de Léon Harmel et fondateur de l'usine du Val-des-Bois, le premier « bon père ». Son testament est publié dans cette collection (*Testament du bon père Jacques-Joseph Harmel*, 1884). Eugène Standaert en cite ici un passage (p. 10 et 12) ; la phrase rapportée p. 12 s'y lit ainsi : « Aimez nos chers ouvriers ; ils étaient mes enfants ; vous reprendrez ma paternité ; vous continuerez à les porter vers Dieu et à leur faire du bien. »

à la part pourtant si légitime du bien-être et du luxe, oh ! alors, c'est de l'admiration qui vous vient, c'est de l'enthousiasme.

Et cette première impression, ainsi rectifiée, n'est-elle pas autrement meilleure que celle qu'on éprouve à voir un castel luxueux profilant, dans l'ombre de l'usine où la plèbe peine, l'orgueil de ses tourelles et la fierté de ses machicoulis de contrebande ?

Orgueil légitime, soit ! Fierté permise, certes ! Mais dites moi, quand l'ouvrier, vers qui les chiennes d'enfer crachent sans cesse les feux ardents des convoitises malsaines, quand l'ouvrier, souvent mal payé, côtoie, à chaque jour que Dieu lui donne, ce luxe éblouissant, fruit immédiat de son dur labeur, ne doit-il pas sentir, au fond de son âme la mieux trempée, s'il est socialiste un grondement de révolte, s'il est chrétien un froissement ?

Et, sans condamner ni blâmer personne, toutes nos préférences n'iront-elles pas vers ce patron qui, pour éviter jusqu'au froissement, s'est construit une demeure presque semblable à celle de ses ouvriers et s'observe chaque jour par la modestie et la simplicité de sa vie à jeter le pont entre les travailleurs et lui ?

Vous ne riez plus, n'est-ce pas ? de mon inventaire de toute à l'heure. Suggestifs et éloquents les murs blanchis à la chaux, la table de réfectoire, les modestes chaises cannelées, le tablier bleu de la servante.

Mais voici le Bon Père. Le Bon Père, c'est-à-dire le chef du Val des Bois, celui en mains de qui reposent les prérogatives et les devoirs de l'autorité, le dépositaire bon, mais ferme, des traditions familiales. Nommé librement, sans égards aux droits d'ainesse, par tous les survivants de chaque génération, l'élu devient immédiatement et à vie le chef de la famille, le patron de l'usine, investi d'un pouvoir presque absolu et, dès la première heure, dans une respectueuse reconnaissance de l'autorité, tous, ses enfants, ses petits-enfants, ses frères, même ses aînés l'appellent : Le Bon Père.

Beau nom à porter, mais redoutable ; parce que chaque jour et à chaque heure il rappelle à celui qui le porte la responsabilité et les devoirs de sa paternité, de cette large paternité qui s'étend non seulement aux ouvriers de l'usine, mais à leur famille toute entière, cette paternité que le grand-père Harmel résumait en ces mots : « Aimez nos chers ouvriers ; ils étaient mes enfants ; à celui qui me succèdera de continuer à les porter vers Dieu et à leur faire du bien. » *

Vous dire que le Bon Père actuel est M. Léon Harmel, c'est dire du même coup avec quelle sereine dignité ce nom est porté et, quand les vieux ouvriers du Val des Bois et jusqu'aux bambins qui tout petits barbotent dans la terre, s'écrient au passage : Bonjour, bon Père ! c'est un cri du cœur qui sort de ces vieilles ou jeunes poitrines, un salut affectueux, un hommage rendu aux qualités, aux vertus, à l'exquise bonté du patron.

Le voici donc le Bon Père, deuxième du nom, arrivant au devant de nous, accueillant, les mains tendues.

Solidement bâti, plutôt petit que grand, plutôt gros que maigre, une bonne figure un peu pâle, d'une pâleur exagérée par l'encadrement très noir des côtelettes, le front élevé à cause surtout de l'effacement des sourcils, M. Léon Harmel, qui peut bien avoir cinquante-cinq ans, offre le type d'une belle tête d'amiral, à l'allure un peu froide d'abord, un peu sévère, mais bien vite corrigée par un bon sourire, des gestes arrondis et accueillants. La figure est d'ailleurs d'une extrême mobilité et vienne le moment où le Bon Père vous parle des deux passions de sa vie : Jésus-Christ et l'ouvrier, ses yeux brun-gris, ses grands yeux profonds s'éclairent soudain, il y passe des étincelles et sa large figure s'illumine toute entière d'une réelle beauté, une beauté d'apôtre.

Les présentations faites, nos lettres d'introduction communiquées, le Bon Père prononce le Ah-bien ! qui lui est familier et avec une

* NOTE Voir la note de la page 10.

bonne grâce de patriarche antique : « Messieurs, dit-il, vous êtes mes hôtes », et me prenant par le bras, comme si nous étions une paire de vieux amis : « Venez, nous allons jeter un premier coup d'œil. »

L'usine du Val des Bois, qui a été créée en 1840, comprend le peignage de la laine, la teinture, la filature en cardé et en peigné, le retordage et la nouveauté, ceci à l'usage de ceux pour qui le langage industriel n'est pas du volapuk ; j'ajouterai que l'usine est actionnée par la rivière la Suippe et par trois machines développant une force motrice de huit cents chevaux vapeur. C'est au milieu d'une vaste propriété, isolée de Warmeriville, le village prochain, qu'est installée l'usine, cette ruche active et bruyante, qui occupe, chaque jour, plus de 800 ouvriers.

Du premier coup d'œil on s'aperçoit de la caractéristique du Val des Bois : une communauté industrielle.

Au centre l'Usine spacieuse, énorme ; immédiatement après, les habitations de la famille Harmel : l'union de la famille, cette source puissante de prospérité, n'est pas un vain mot là-bas ; d'ailleurs une industrie comme celle-là peut absorber beaucoup de têtes ; or, à chaque fois qu'un Harmel se marie, une nouvelle habitation sort de terre, le nouveau ménage y est installé, le Val des Bois compte un foyer de plus. Voici la chapelle, un peu moins simple elle, avec ses ogives et son petit clocheton mince. Emergeant des massifs de verdure, voilà les maisons ouvrières ; très propres, elles dégagent une impression de bien-être réel, ayant toutes, devant, un jardinet très soigné où les fleurs jettent, par brassées, la douceur de leurs parfums et l'éclatante gaîté de leurs coloris ; derrière ces habitations, un potager, suffisant pour la production des principaux légumes. Et sur la porte de chaque maison — rayonnant symbole de communion chrétienne et de touchante fraternité — est une croix, partout la même, sur la porte du Bon Père comme à celle de l'ouvrier, une croix ayant au centre le sacré Cœur et, autour, ces mots : « Jésus-Christ-Roi — Hommage et consécration. » Voici encore l'Aumônerie où logent le

Père Aumônier et son assesseur, le couvent des religieuses et les classes pour filles, plus loin la résidence des Frères et leur école pour garçons, de-ci de-là encore, de propres maisonnettes isolées, celles des contremaitres. Tout cela marqué du même sceau commun la croix, tout cela irrégulièrement dispersé dans le plein air et dans la verdure, à travers la fantaisie des bosquets et des massifs, tout cela très simple et très modeste si vous voulez, mais empruntant aux grâces sereines de la campagne et au milieu ambiant je ne sais quel charme reposant de bien-être et de félicité.

C'est dans un rayonnement de joie que le Bon Père nous promène à travers cette cité chrétienne dont il est le chef, le roi bien aimé : « Oui tout cela, dit-il, est beau ; belle l'œuvre, consolants les résultats, mais il faut se reporter à quelques quarante ans en arrière pour comprendre le chemin parcouru.

« Le pauvre Val des Bois d'alors, noyé dans ce flot de matérialisme qui inonde la Champagne ; tout ici était irréligion, immoralité, insouciance ; l'autorité patronale un mythe, l'intégrité du foyer conjugal, le respect de la famille, des chimères !

« Longtemps et longtemps Jacques Harmel travailla au bien de l'ouvrier, fondant des sociétés de musique et de gymnastique, des associations de secours mutuels, usant de toute son autorité, de toute son influence pour entraîner ses ouvriers vers le bien, Hélas ! sans aucun résultat appréciable, sans seulement la consolation de croire qu'il avait quelque influence sur ses ouvriers, Dieu lui donna la grâce de comprendre qu'il faisait fausse route.

« Et ce fut alors que s'ancra chez lui cette idée, qui était un programme et qui est devenue la devise du Val des Bois : Christ et Liberté.

« Christ, c'est-à-dire la Religion, base de tout progrès et de toute rénovation sociale, rien sans Jésus-Christ, le grand pacificateur des âmes. Oui, telle est la solution, la grande, la seule. Que vos œuvres sociales soient toujours primordialement, fondamentalement reli-

gieuses, que cela soit le but réel, immédiat, affiché, vers lequel vous tendez, sinon l'âme populaire échappera toujours et vous ne ferez rien, rien, rien qui soit solide et partant durable.

« Vous aurez beau donner à l'ouvrier, comme à la plèbe Romaine, le *panem et circenses*, il répondra en foule à votre appel, il s'amusera quelque temps de vos pains et de vos jeux, vous le réunirez autour de vous tant que les pains seront frais et les jeux neufs ; mais, ne vous y trompez point, vous n'avez pas son âme et, dès lors, il est mûr pour tous les entraînements et pour toutes les défections.

« Entreprendre une œuvre sociale sans ouvertement, brutalement, afficher la religion comme but primordial, je vous l'affirme, c'est bâtir sur des grains de sable.

« Et la liberté ! O cette clef de voûte de l'action sociale sur le peuple. Comme ils s'abusent, tous ceux qui s'imaginent gagner l'ouvrier par l'effort de l'influence patronale, par les voies d'autorité ou d'oppression ; fatale erreur, qui consiste à croire que l'âme populaire peut être domptée. »

Et, à mesure qu'il parle, la voix du Bon Père s'anime. Elle a des accents de profonde et pénétrante conviction ; du bout de sa canne, fébrilement, il dessine dans le sable de petits traits quelconques, sa démarche s'agite, elle prend je ne sais quelle allure spéciale où il y a du roulis et du tangage, un mouvement de casserole, comme disent les marins par le gros temps, et, parfois, un geste énergique vient marteler dans la phrase l'idée essentielle.

Et il continue : « La question sociale, croyez-moi, est autant une question de dignité qu'une question d'estomac. On ne se pénètre pas assez de ce que l'ouvrier est un homme, je veux dire un être intelligent comme vous et moi, créé de la même chair et du même sang, ayant comme nous un cœur capable d'amour, de dévouement, d'affection. Ces qualités sont peut-être assoupies, chez beaucoup. Et quoi d'étonnant ? Nous sommes les enfants d'un siècle qui semble avoir pris pour tâche de flétrir, d'humilier et de révolter le cœur de l'ou-

vrier. C'est ce cœur qu'il s'agit de réveiller, qu'il s'agit de gagner ; mais pour cela il faut, croyez-le, beaucoup et d'infinies délicatesses. Par voie d'autorité, par l'oppression, par la crainte, rien à obtenir. Comme la fleur se flétrit sous le vent qui dessèche, ainsi la liberté humaine, sous la contrainte, se refuse à livrer la volonté. Vous aurez des apparences de soumission, des fantômes d'adhésions, l'ouvrier viendra à vous par suite de menaces ou de crainte, mais, si son cœur reste mutiné ou insoumis, qu'y aurez-vous gagné ?

« Et voilà pourquoi le fondateur du Val des Bois, comme moi-même, nous n'exerçons aucune pression sur nos ouvriers, nous bornant à être leurs éducateurs, à réveiller leur initiative endormie, à leur donner la conscience de leur dignité et de leur responsabilité, nous efforçant toujours à briser tous les obstacles qui peuvent s'opposer à leur liberté, que ces obstacles viennent de l'autorité du patron, de l'action des contre-maîtres ou de la tyrannie du milieu. Et, à mesure que vous entrerez plus avant dans l'organisation du Val des Bois, vous verrez que tout y est organisé pour donner à l'ouvrier un vif sentiment de sa liberté et de sa dignité. Toutes nos œuvres sont instituées et dirigées par les ouvriers eux-mêmes ; certes, nous y avons notre place, certes, nos conseils et nos avertissements ne leur font jamais défaut, mais ils sont les maîtres des œuvres, ils le savent et c'est ce qu'il faut.

« Nous avons vu quelquefois les ouvriers faire fausse route en matière économique, par exemple ; nous eussions pu l'empêcher, nous avons préféré les laisser libres.

« Jamais, non plus, nous n'étouffons les contradictions, d'où qu'elles viennent ; elles sont allées quelquefois jusqu'à l'hostilité. Qu'y avons-nous gagné ? Que les mécontentements ne grondent pas sournoisement dans les rangs, s'infiltrant invisibles, comme le ver rongeur dans le fruit, mais que, dès l'origine, librement et sans crainte, ils éclatent au grand jour. Et ainsi les conflits, arrêtés à leur source, s'apaisent aisément et tournent toujours à l'avantage de nos

œuvres, en rendant plus apparente la liberté de chacun et plus profondes les adhésions volontaires. »

Mais — demandai-je — si les patrons du Val des Bois n'usent jamais du poids de leurs influences, s'ils n'exercent aucune pression sur l'ouvrier, je ne vois plus la force motrice qui actionne et alimente vos œuvres ?

« La force motrice, répondit-il, mais c'est *l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier*.

« Ce qu'il faut à l'œuvre *qu'on fonde*, c'est non pas beaucoup de membres, non pas la masse, mais la fleur. C'est un noyau qu'il faut, un noyau formé à l'école des retraites ouvrières, un noyau bon, pieux, d'une piété à toute épreuve ; et alors laissez faire. Vous verrez votre œuvre par un véritable phénomène d'agglutination croître et grandir, vous verrez l'ouvrier, livré à son initiative, se transformer en apôtre et opérer dans son milieu des conversions dont aucun patron n'est capable. »

Et se résumant dans un grand geste circulaire : « Tout est là, croyez-moi, Christ et liberté. La religion, but suprême et base fondamentale de toutes les œuvres sociales et économiques. La liberté avec son corollaire indispensable, l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier. »

Et c'est en nous donnant le bras, avec ce ton d'affectueux abandon, qui est celui du Bon Père, que nous flânions, devisant de ces choses, au travers des sentiers du Val des Bois. De temps en temps, à droite, à gauche, aux environs des maisons ouvrières, s'échappaient, comme une volée de moineaux, de petits groupes de moutards espiègles et rieurs criant, de leur jeune voix fluette : Bonsoir, Bon Père ! Bonsoir Bon Père ! Lui alors s'arrêtait, les appelait, et du fond de sa redingote, extrayant quelque inépuisable trésor de boules de sucre, les distribuait à la ronde avec de petites caresses tendres, emplissant de friandises ces gentilles menues menottes, qui sans doute le matin sont roses, mais qui étaient bien noires à cette heure. Et, une fois les

maines pleines, les petites bandes s'envolaient à tire d'aile à travers les buissons, avec des pépiements rieurs en manière de merci !

Voici le moment de dîner, il est sept heures du soir. En attendant, nous sommes assis dans la petite pelouse qui précède l'habitation ; c'est l'heure où la famille, dispersée tout le jour par ses occupations, vient saluer le chef. Ils arrivent un à un, les fils et petits-fils Harmel, ces derniers, de forts jeunes gens, qui promettent à la famille des générations solides et râblées. Tous, grands et petits, viennent respectueusement embrasser le Bon Père, nous saluent et s'asseyent, sans présentation aucune, sans surprise de voir là des étrangers ni curiosité de savoir qui ils sont. Et tandis que le Bon Père doucement, avec une infinie bonté, interpelle chacun des siens sur l'emploi de sa journée, une de ses petites-filles, enfant d'une douzaine d'années sans doute, débouche d'une allée du jardin, assise sur un petit âne fringant, un tout gris, aux oreilles superbes. Avec une grâce ravissante, en tapinois, elle conduit l'âne derrière le banc où est assis son grand-papa. Là, s'arrêtant brusquement, elle se penche sur sa monture et, s'écriant dans un rire perlé : Bonsoir, Bon Père ! câlinement, elle l'embrasse au front. Et ce groupe de famille : le Bon Père entouré de ces beaux et solides gars, qui sont ses petits-fils avec, au fond, la grâce mignarde de cette jolie fillette si gentiment assise sur son bidet gris, l'ensemble se découpant sur un fond de sapins rougis par les flamboiements carminés du soir, c'était un tableau vivant, je dirai mieux, une apothéose de cet admirable esprit de famille qui règne au Val des Bois.

Ah ! cet esprit de famille, comme il nous fut donné de l'admirer ; à table surtout, où le Bon Père préside, ayant à sa droite l'aumônier du Val des Bois. Comme ils sont tous là, respectueux de sa paternité, attentifs à tout ce qu'il dit, n'interrompant jamais sa conversation, avides, semble-t-il, de puiser à la source les enseignements de l'autorité grande et forte qui règne sur eux. Exprime-t-il un désir, jamais il ne faut un ordre, déjà un Harmel est debout, le désir est exécuté. Et

tout cela se fait si simplement qu'il semble en vérité que pouvoir satisfaire un désir du Bon Père est pour eux une récompense.

Toujours, aux anniversaires, aux fêtes patronales, il y a, après la Sainte Communion en famille, le matin, le repas familial du soir. Un de ces repas venait d'avoir lieu à l'occasion de l'heureux retour du pèlerinage à Rome, où le bon Père avait conduit plus de trois mille pèlerins, dont la moitié ouvriers français.

Une manifestation avait été décidée ; musique en tête, on était allé à la gare, toute l'usine était là, toute la famille du Val des Bois, félicitant, fêtant, acclamant le retour des pèlerins ; et les enfants étaient là aussi ayant de bouquets de fleurs, leurs petites mains pleines en l'honneur des hôtes de Léon XIII. C'est une préoccupation constante, là-bas, d'associer les enfants aux manifestations, de façonner leurs cerveaux naissants et leurs jeunes enthousiasmes dans le moule des idées chrétiennes. Et, le soir de ce retour de Rome, au repas de famille, où en signe de grande et exceptionnelle joie, coulait le vin mousseux du pays, un tout jeune Harmel, Jacques, un gamin de neuf ans, au dessert s'était levé et voici son toast :

« Je lève mon verre au Bon Père.

« C'est avec enthousiasme et avec fierté que nous saluons votre retour. Nous voudrions faire entendre à vos oreilles les fanfares victorieuses qui sonnent dans nos âmes. Une fois de plus, le Christ vous a montré que votre effort emporte le succès, et ce nouvel encouragement donné à votre foi auréole et bénit vos labeurs.

« Ce Pèlerinage a été une marche victorieuse. L'âme populaire s'est réveillée et a retrouvé son élan de piété filiale sous la Main bénissante de Léon XIII. La Démocratie chrétienne a tressailli et a senti comme une sève nouvelle passer dans ses veines. Que Jésus-Christ soit glorifié !

Christ et Liberté. »

Au sujet des pèlerinages ouvriers à Rome, comme j'interpellais M. Harmel sur l'utilité de ces expéditions, sur l'opportunité de dévelop-

per ainsi chez l'ouvrier l'idée des dépenses et des voyages, lui demandant si les frais et le chômage forcé, auxquels on expose les pèlerins, sont en définitive compensés par de réels avantages spirituels ou sociaux : « Oh ! me répondit-il, croyez en mon expérience, les pèlerinages à Rome font à l'ouvrier un bien immense ; d'abord, cela lui ouvre des horizons, cela développe étonnamment son intelligence, puis cela se fait à peu de frais : l'ouvrier désigné, trois, quatre, cinq années à l'avance, aspire après ce magnifique voyage, qu'il considère comme le point culminant de sa vie, lentement, sou par sou, il fait la petite épargne nécessaire, et, quand il revient, qu'il a vu le Pape, qu'il a déposé à ses pieds son humble offrande, qu'il a senti sur sa joue la main caressante de Léon XIII, cet homme-là est transformé, il emporte du Vatican un souvenir qu'il gardera jusqu'à la tombe, il est devenu un fanatique du Pape. Et vienne le jour où, dans des circonstances que Dieu seul peut connaître, le Saint Père doive faire appel à la catholicité toute entière pour défendre sa sécurité, ces pèlerins-là seront des soldats et, s'il le faut, des héros ! »

Ceux qui m'ont suivi jusqu'ici trouveront peut-être que je m'attarde, me demandant où je vais à me perdre ainsi en d'infimes détails au milieu desquels l'organisation du Val des Bois apparaît pour peu de chose.

Les détails ? Mais le Bon Père ne nous dit-il pas que, pour gagner l'ouvrier, pour avoir son cœur, il faut, avant tout, beaucoup de délicatesse, et la délicatesse n'est-elle pas un peu la science des détails ? Où je suis ? Mais dans l'âme même de mon sujet ; ne sentez-vous pas que j'ai fait vibrer les plus intimes fibres qui animent cette vaste organisation ?

Cette physionomie générale d'une communauté marquée du signe de la croix ; cette étude, prise sur le vif, du patron père éducateur père nourricier de ses ouvriers ; ces grandes idées sur la dignité du pauvre ; ce programme, Christ et Liberté ; l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier ; l'exemple superbe d'une grande famille chrétienne, vivant,

dans la simplicité volontaire, en communion avec les ouvriers, leur montrant que le vrai bonheur de ce monde doit se trouver au milieu des joies de la famille, de l'intimité du foyer, et jusqu'à... ces boules de sucre, qu'est-ce tout cela sinon la révélation même du secret intime de cette œuvre ?

Les principes, base et mobile de tout, les voilà, le canevas vous l'avez, il ne me reste plus qu'à broder à la surface l'étonnante guirlande des œuvres religieuses et sociales du Val des Bois.

*
**

La communauté, la corporation chrétienne du Val des Bois comprend environ huit cents ouvriers et ouvrières lesquels, avec leurs familles, forment une population corporative de plus de 1400 âmes.

Un vaste réseau d'œuvres enveloppe chacun des membres de cette corporation, de l'enfance à la vieillesse, du berceau à la tombe, l'enserrant plus étroitement, à mesure qu'il grandit, de ses mailles protectrices, dont l'enchaînement merveilleux forme la cohésion de tous dans un même sentiment chrétien, dans un même esprit corporatif.

Voyez d'abord ce que M. Harmel nomme les œuvres fondamentales, œuvres à la fois familiales et apostoliques, appelées fondamentales, parce qu'on a commencé par elles et qu'elles forment encore la base de toute l'institution.

En première ligne, l'œuvre des œuvres, les écoles catholiques, catégoriquement opposées aux écoles laïques qui couvrent la Champagne, ces pauvres écoles laïques, qui vicie, dans son enfance et dans sa puberté, cette belle jeunesse de France, justifiant ainsi, et sans cesse, ces vers admirables d'Alfred de Musset :

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Au Val des Bois, elles sont pures et saines, les sources où boivent les jeunes intelligences.

Voici, pour les tout petits, l'école gardienne, qui ne chôme même pas durant les vacances. Nous y sommes allés ; à notre entrée, tous ces bambins et bambines de quatre, cinq, six ans, se lèvent, comme autant d'automates et, tandis que la bonne sœur manie en cadence ses castagnettes de commandement, la petite troupe, en notre honneur, chante, d'abord un *Ave Maria* très doux, puis, avec une allure endiablée, un de ces « *Mourir pour la Patrie* » par lesquels on excelle, en France, à aiguïser le sentiment national.

Quand les enfants sont en âge d'école, ils quittent la section gardienne ; les garçons vont chez les Frères ; trois classes sont là, spacieuses, claires, bien aérées, avec tout l'outillage nécessaire à l'enseignement le mieux perfectionné ; de même, chez les Sœurs, l'école pour filles.

Mais ce n'est pas tout ; dès l'âge le plus tendre on veut inculquer aux enfants les habitudes d'association, leur en faire comprendre l'agrément et l'utilité ; de là l'association de Saint Louis de Gonzague pour les garçons, celle de Sainte Philomène pour les filles, dont seuls peuvent faire partie les enfants âgés de sept ans jusqu'à leur première Communion. Ces associations sont réunies, tous les dimanches et fêtes, dans un local spécial, elles ont des jeux spéciaux et, avec l'alternance des exercices pieux, ces journées se passent dans les divertissements les plus animés et les plus bruyants. L'association de Saint Louis est dirigée par un conseil composé exclusivement d'enfants de neuf à dix ans ; tous les jeudis à onze heures ils se réunissent et, sous la présidence d'un Frère, délibèrent comme de petits hommes, sur les desiderata des camarades, sur l'entrain à mettre dans les récréations et promenades, et aussi, il ne faut pas l'oublier, sur l'apostolat à exercer dans leur milieu.

Cette association compte actuellement quatre-vingt membres ; tous s'engagent à assister le matin à la messe de sept heures et les

plus zélés font, chaque jour, à la sortie des classes, une courte visite au Saint Sacrement.

L'association de Sainte Philomène, sous la direction des Sœurs, est organisée sur le même plan ; là aussi les conseillères, filles de neuf à dix ans, parmi lesquelles de petites Harmel, se réunissent tous les dimanches et chacune, tout en exprimant les vœux des associées pour l'organisation et la nouveauté des jeux, rend compte des petits efforts qu'elle a faits pour être agréable et utile à ses compagnes. Car on met constamment dans ces jeunes têtes cette idée : que l'égoïsme est une très vilaine chose et qu'il n'est au monde si bon moyen d'être heureux que de se dévouer pour les autres, de leur être agréable et de rendre service. Tous les mardis et jeudis, après midi, les petites associées de Sainte Philomène sont réunies à l'école ménagère où, dès l'âge le plus tendre et sous les formes les plus attrayantes, on les initie aux choses du ménage.

Arrive la première Communion. Ce *dies magna* de la vie chrétienne est célébré à l'usine comme une fête de famille ; les patrons s'y associent, non seulement de leur générosité, mais de leur personne ; ils assistent à toutes les cérémonies, chaque enfant leur est présenté en particulier et ils veillent de près à ce que rien ne manque à personne et qu'il n'y ait pas une ombre dans l'universelle joie de ce beau jour.

La première Communion faite, les enfants quittent les associations de Saint Louis de Gonzague et de Sainte Philomène pour entrer, les garçons au Petit-Cercle, les filles à l'association des Saints Anges.

Sont admis au Petit-Cercle les jeunes gens depuis la première Communion jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Tous les dimanches ils se réunissent dans leur local ; en été, le plus souvent, on part pour les bois respirer les senteurs goudronnées des sapinières et se divertir en la bonne et saine fatigue de la marche ; l'hiver on s'essaye à des exercices de gymnastique, on s'initie à la mu-

sique, on s'amuse à des jeux variés. Les membres du Petit-Cercle communient tous les premiers vendredis du mois.

Le 4 mai, fête du patron, le Bienheureux Jean de la Salle, le Petit-Cercle est en liesse ! Le matin, Communion générale, suivie d'une grande promenade au bois, pendant laquelle, un lunch, servi sur l'herbe, offre à ces jeunes estomacs toutes les délices d'une petite fête gastronomique.

Déjà au Petit-Cercle nous trouvons des jeunes gens qui travaillent à l'usine (ils sont admis à quatorze ans) ; mais, dans ce cas, ils doivent, chaque jour, se rendre pendant une heure à l'école et suivre, une fois la semaine, les leçons de catéchisme et de chant.

Deux retraites spéciales, dont l'une à Pâques, sont prêchées chaque année exclusivement pour les membres du Petit-Cercle. Le conseil est composé de jeunes ouvriers présidés par le Père Aumônier, il se réunit tous les lundis soirs à 6 1/2 h. Les conseillers, élus par leurs camarades, presque toujours parmi les plus pieux et les plus zélés, ont la direction des promenades, des jeux et des exercices divers et ils s'efforcent d'exercer dans leur milieu un apostolat approprié à leur âge.

De même pour les filles jusqu'à l'âge de quinze ans, l'association des Saints Anges, avec, en tête, un conseil d'ouvrières sous la présidence de l'Aumônier ; le conseil a pour fonctions, disent les statuts, « d'admettre les nouvelles associées, de mettre de l'entrain dans les jeux turbulents qui conviennent à cet âge, de maintenir le bon esprit et de promouvoir les pratiques de piété ».

Les associées des Saints Anges, qui travaillent à l'usine, doivent tous les jours se rendre pendant une heure à l'école ménagère, sauf le mardi, réservé au catéchisme.

Les membres s'engagent à dire toujours une prière avant de se mettre à l'ouvrage dans l'usine, à consacrer mentalement une heure de leur travail au Sacré-Cœur et à faire, autant que possible, à la sortie de l'atelier, une courte visite au Saint Sacrement.

Ici encore on retrouve la communion mensuelle, deux retraites spéciales chaque année et, chez les plus pieuses, les communions réparatrices.

De même ici, un grand jour de fête met la joie au cœur de toute cette jeunesse : le premier dimanche d'octobre, fête des Saints Anges, après la communion générale et le déjeûner, grande promenade à la campagne, au retour réception des nouvelles associées, banquet servi chez les Sœurs aux membres de l'association et, enfin, le soir, représentation extraordinaire au théâtre du Val des Bois.

Remarquons, en passant, la très originale organisation des ventes trimestrielles : pour stimuler la jeunesse à la fréquentation assidue de ces nombreuses réunions, ont lieu, tous les trois mois, des ventes à la criée d'objets agréables ou utiles, fournis par les patrons ; l'unité monétaire en cours, pour le paiement des achats, est le bon de présence que touchent les membres quand ils assistent aux réunions de leurs diverses associations.

Et ici encore j'insiste, un moment, sur l'entière liberté pour chacun, au Val des Bois, de faire ou de ne faire point partie des œuvres : j'en citerai un exemple, parce qu'il est frappant entre tous, j'allais dire qu'il dépasse la mesure : parmi les enfants des ouvriers de l'usine, il est 19 garçons et 7 filles qui, systématiquement, privés des inappréciables bienfaits d'un enseignement catholique, fréquentent l'école laïque des environs, sans que jamais les parents aient été inquiétés de ce chef par leurs patrons !

Quand maintenant arrive l'heure où, dans les milieux populaires surtout, le monde avec son hennissement de jouir, convoite, comme sa proie, la grâce et les dix-sept ans d'une jeune fille, voici qu'une complaisance de vigie toujours en éveil va suivre la jeune ouvrière de ses paternels soucis ; dès l'âge de seize ans, elle quitte l'association des Saints Anges pour devenir enfant de Marie.

L'association des enfants de Marie comprend environ cent cinquante membres qui, tout le dimanche, se réunissent sous la direction

des Sœurs dans un local spécial ; elles partagent la journée entre les exercices pieux, les promenades et les jeux ; périodiquement on organise des excursions, des pèlerinages, des concerts, des séances dramatiques, où elles sont alternativement actrices et spectatrices, en un mot tout est mis en œuvre pour les attirer, les intéresser, les amuser. Le soir, à neuf heures, les mères viennent chercher leurs jeunes filles au local de l'association.

Ainsi on en arrive à éloigner toute cette belle jeunesse des salles de bal et des concerts populaires qui, malheureusement, fourmillent dans les environs.

Chez les enfants de Marie, comme ailleurs, nous retrouvons les communions mensuelles, les retraites, la fête patronale le 8 décembre, avec banquet à midi et représentation théâtrale le soir ; à tour de rôle deux ouvrières sont de semaine, c'est-à-dire qu'elles sont autorisées à quitter le travail de l'usine pour assister à la messe et faire, au nom de leurs compagnes, la communion réparatrice.

Rien n'est négligé non plus pour pousser la jeunesse au mariage ; pas de ces pruderies qui ne permettent point de parler aux jeunes gens du bonheur de vivre à deux et de la joie d'aimer.

Le Bon Père s'approprierait volontiers ce mot de M. Verspeyen : « Je suis pour les mariages jeunes et les familles nombreuses. »

Le jour où une enfant de Marie s'unit devant Dieu à un brave et honnête ouvrier, nous assistons au Val des Bois, à une démonstration de piété et de joie chrétienne des plus touchantes qu'on puisse voir.

La cérémonie religieuse est entourée d'une solennité inaccoutumée : deux prie-Dieu et deux fauteuils tendus de velours grenat attendent aux pieds de l'autel les fiancés ; tous les membres de la famille Harmel que ne retiennent pas d'impérieuses occupations, sont là au premier rang et, pendant la messe qui se dit pour le bonheur du jeune couple, si les orgues cessent un moment de faire entendre leurs chants de fête, c'est que le père aumônier s'est retourné et que, dans une courte allocution, il dit aux heureux du jour la grandeur du ma-

riage chrétien, le bonheur de vivre dans l'amour, sous l'œil de Dieu et béni par Lui. De la chapelle, les jeunes époux sont conduits au local de l'association des enfants de Marie où, à leur sortie de l'usine, toutes les associées se sont réunies.

Sur une estrade sont placés quatre sièges où s'asseyent les héros de la fête, l'aumônier, le Bon Père ; celui-ci prononce un de ces petits discours affectueux dont cet ange d'homme a le secret et alors, embrassant paternellement les jeunes mariés, il leur fait présent de son cadeau de noce, toujours le même ; un crucifix qui ornera la place d'honneur au nouveau foyer et une dot de cent francs. Enfin l'aumônier enlève sa médaille d'enfant de Marie à la jeune femme et celle-ci, circulant de groupe en groupe, embrasse une à une les compagnes de sa jeunesse qui la félicitent et l'acclament et lui disent adieu ; et cette scène est si profondément touchante que le Bon Père et l'aumônier eux-mêmes, malgré l'habitude et les années, nous en parlent à nous, le cœur remué et la voix émue. Si la jeune fille n'a plus de parents, c'est le Bon Père qui reçoit, et à sa table a lieu le repas des noces. D'ailleurs M. Léon Harmel invite, à tour de rôle, tous ses ouvriers à dîner et toujours, dans ces repas, la place d'honneur est dévolue au père de famille qui a le plus d'enfants.

N'est-ce pas un rêve ? Et cela se voit sur cette terre de France où, chaque jour et à chaque heure, la littérature, la presse, le théâtre contemporains avilissent et conspuent le mariage, nous montrant tous les maris risibles, les femmes adultères, les mères des couveuses, où l'implacable statistique met à nu un état de mariage indigne de ce nom, qui n'est plus, en définitive, qu'un lien de concubinage qu'on allège par la suppression d'enfants, qu'on brise par le divorce. Et dites-moi, n'est-ce pas une petite épopée chrétienne que ces scènes si simplement sublimes que je viens de vous narrer, un relèvement héroïque de ce mariage chrétien tant ridiculisé là-bas, un défi chevaleresque jeté en face à la banqueroute matrimoniale de la France ? Une

épopée, vous dis-je, et qui, dans les temps bibliques, eût empêché Dieu de créer la mer Morte !

D'ailleurs les bénédictions divines ne manquent pas au Val des Bois. Il est de règle que le Bon Père est parrain du dixième enfant et les ouvriers font de leur mieux pour que ce parrainage ne soit pas une sinécure ; bien plus, tandis que pour la France les conseils de revision nous montrent plus de vingt pour cent de jeunes gens physiquement incapables de fournir le service militaire, ce chiffre au Val des Bois est réduit à six pour cent !

Nous venons de voir que la femme mariée quitte les enfants de Marie le jour même de ses noces ; mais n'allez pas croire qu'on l'abandonne dès lors à ses propres forces ; non, une nouvelle association s'ouvre pour elle : la société de Sainte Anne, où les femmes mariées sont unies, disent les statuts, « pour leur propre sanctification et celle de leurs familles ».

Ici le but primordial n'est plus tant la préservation que la formation et l'éducation de la mère chrétienne. Pas beaucoup de réunions, une par mois seulement, mais combien importantes et quelle idée on s'y fait de la mère de famille ! Pas une innovation, économique ou autre, n'est tentée au Val des Bois, sans qu'elle ait passé, au préalable, par l'association de Sainte Anne ; aucune nouvelle institution n'est introduite sans que les éléments en aient été proposés, discutés, adoptés par les mères de famille.

C'est d'ailleurs un fait d'observation que, dans les milieux populaires, la femme habituée à la direction du ménage et moins absorbée que l'homme par les dures fatigues du labeur quotidien, saisit mieux les choses spéculatives, s'initie plus facilement au mécanisme des innovations économiques et en prévoit, avec un sens affiné, les avantages et les inconvénients.

Voulez-vous d'ailleurs, par un infime détail, saisir toute l'utilité pratique de ces associations de femmes mariées ?

Un jour, incidemment, dans la réunion mensuelle, une des associées de Sainte Anne fit allusion à l'ennui de n'avoir pas de barbier au Val des Bois, son homme devant aller le samedi soir à Warmeriville où quelquefois il lui fallait attendre longtemps. Le Bon Père, qui assistait à la réunion, imagina de faire séance tenante une petite enquête générale sur la question barbier ; résultat : la plupart des maris demandaient, tous les samedis, à leur femme, six sous : trois sous pour le barbier, trois autres pour boire un coup en attendant son tour ; mais ce diable de praticien avait tant à faire que plus d'un, le soir, rentrait chez lui sans être rasé et.... sans les six sous.

Encore s'ils avaient connu la complainte de Martial, se plaignant des lenteurs d'Eutrapèle, le barbier, ils auraient pu répéter à leur femme naïve le quatrain célèbre :

Dieu me délivre d'Eutrapèle
Et de sa lenteur à raser ;
Pendant qu'il s'amuse à jaser
Ma barbe revient de plus belle.

Quoiqu'il en soit, l'enquête était péremptoire, l'abus constaté, il fallait y aviser.

« Mais, dit le Bon Père, si j'embauchais un barbier pour faire la barbe à tous dans l'usine même, il circulerait de métier en métier, sans interruption de travail, sans déplacement ni dérangement pour personne et, qui sait ? on l'aurait peut-être à un sou par tête. »

La proposition fut admise par acclamation des mères de famille.

Et voilà comment, tous les samedis, maître Figaro, à raison d'un sou par tête, promène silencieusement, à travers le tintamarresque fourmillement de l'usine, son savon mousseux et son brillant rasoir.

Et, voyez comme les inventions se font quelquefois sans le savoir, le Bon Père a créé ainsi, n'y ayant jamais songé, cette chose aussi rare qu'un Musigny 1858 : un barbier qui rase, mais qui ne parle pas !

Ce seul exemple ne montre-t-il pas toute l'utilité pratique d'une association des mères de famille ainsi comprise et ainsi dirigée ?

Au point de vue religieux, les associées de Sainte Anne (elles sont deux cent cinquante environ) s'engagent à communier le premier mercredi du mois et à assister, autant que possible, à la messe des veuves, qui est chantée tous les mois pour les maris défunts.

Il y a annuellement deux retraites spéciales et, quatre fois l'an, les enfants de trois mois sont présentés à la chapelle par la mère, qui formule la consécration que voici : « Cœur de Jésus, ami des ouvriers, Vierge immaculée, mère de grâce, Saint Joseph, patron de la corporation ouvrière, nous vous consacrons cet enfant que Dieu nous a donné. Qu'il vive et meure en chrétien afin de gagner le ciel. »

Il faudrait entrer ici dans des détails infinis, dire comment l'association de Sainte Anne réunit périodiquement son conseil, composé d'ouvrières, avec le comité des Dames patronesses, c'est-à-dire les dames Harmel, comme on s'y occupe des jeunes mères à qui jamais il ne manque les soins, des ouvriers destinés aux layettes des petits, des malades, qu'on ne laisse pas sans visites, des familles nombreuses, qui pourraient être dans la gêne ; en un mot, il faudrait montrer comment ces dames Harmel, avec le concours des conseillères de Sainte Anne, passent le meilleur de leur temps et les délices de leur vie à soigner que rien ne manque jamais et en aucune circonstance à aucune branche, si ramifiée soit-elle, de la grande famille du Val des Bois.

Je m'arrête à ce que j'appellerai la section des femmes, dans l'exposition des œuvres chrétiennes du Val des Bois. Oh ! il y a des annexes, des sections latérales, mais je me sauve !

Vous y verriez le tiers-ordre, cette petite troupe d'élite des soixante cantinières du Val, chargées de porter, à travers les rangs, le cordial de l'austérité et de l'humilité chrétienne. De temps en temps, il en sort une des rangs, mais c'est pour incarner, sous la blancheur d'une cornette, les sacrifices et le dévouement de la charité.

Nous verrions encore, en détail, l'école ménagère, où l'on apprend, à toutes, le tricot, la couture, le raccommodage et la coupe des vêtements, le lessivage et le lavage, la cuisine, la tenue du ménage, l'hygiène, les soins en cas de maladie ; nous verrions que les ouvrières qui veulent fréquenter cette école au moins une heure et demie par semaine le peuvent, pendant les heures de travail et sans diminution de salaire.

Nous verrions la chorale pour filles, qui a ses répétitions deux fois la semaine, qui se fait entendre au salut du Dimanche et dans tous les exercices pieux réservés aux femmes ; la section des amusements et des jeux, toutes associations prospères, pleines d'efflorescences, exubérantes de vie.

Mais il n'est que temps d'arriver à la principale de toutes les institutions fondamentales du Val des Bois : l'association d'hommes. Elle comprend plus de trois cents membres, âgés de dix-sept ans au moins, et est constituée, conformément à une loi française du 21 mars 1884, en syndicat mixte de patrons et ouvriers ; son local est le cercle catholique, une gaie et vaste salle avec de nombreuses tables tout autour, un buffet et, au milieu, six billards. Les membres peuvent s'y réunir chaque soir et tout le dimanche, sauf pendant les offices religieux ; on essaie ainsi de les retenir des cabarets si nombreux aux environs et de maintenir entre eux l'esprit de fraternité et de solidarité. Le résultat est des plus satisfaisants, le cercle est très fréquenté, le dimanche il est bondé, et un ouvrier me disait : « Il faudrait voir cela le dimanche, Monsieur, voir surtout les Messieurs Harmel, le Bon Père en tête, se mêlant aux groupes, participant aux jeux, le Bon Père toujours acoquiné avec les plus pauvres, les plus miséreux, se promenant avec eux bras dessus bras dessous, sachant admirablement provoquer les confidences de ceux-là qui lui semblent tristes ou malheureux. » Et, à la façon dont ce brave homme disait : il faudrait voir cela le dimanche, on comprend bien qu'on perd beaucoup à se trouver au Val des Bois un jour de semaine.

L'association d'hommes se réunit tous les premiers dimanches du mois, en assemblée générale : on y entend un rapport mensuel sur les institutions et les œuvres existantes, une courte conférence sur l'histoire de l'Église, une autre sur un sujet pratique : l'épargne, l'assurance, l'hygiène populaire, la manière de placer les fonds, etc.

Deux fois par an, les hommes suivent la retraite ; quatre fois par an, a lieu la communion générale. Le dimanche qui suit la fête de Saint Joseph, patron de l'association, il y a messe de communion, à dix heures grand' messe en musique, assemblée annuelle avec rapport général sur l'état des œuvres, lunch dans la salle du syndicat, le soir procession dans les jardins, illumination et concert instrumental.

L'association d'hommes est dirigée par le *Conseil intérieur* qui compte seize membres, dont onze ouvriers ; le conseil intérieur forme, pour ainsi dire, le tronc auquel tous les autres conseils viennent aboutir, car un de ses membres est délégué officiellement près de chacun des conseils secondaires. Ainsi le conseil intérieur est toujours au courant de tout ce qui se passe dans chaque association. D'où cette conséquence que, malgré le grand nombre d'œuvres, l'unité est maintenue, l'esprit d'union est sauvegardé et le Bon Père comme l'aumônier, en assistant à la seule séance du conseil intérieur, sont toutes les semaines au courant et du fonctionnement et des moindres incidents de chaque association.

Nombreuses sont les dépendances immédiates du cercle d'hommes ; mais je ne puis m'attarder ; je cite au vol :

L'Harmonie : elle compte 55 musiciens ; tous les dimanches en été elle donne un concert dans les jardins de l'usine ; elle est, cela va sans dire, de toutes les réunions et de toutes les fêtes corporatives.

La Chorale : elle compte trente-deux membres, la moitié ne connaît pas la musique, cela ne fait rien ! Elle chante quand même et pas mal du tout, paraît-il.

La Symphonie : un embryon, si vous voulez, puisqu'il n'y a que douze exécutants, dont cinq violons. N'importe, la petite phalange

remporte des succès à rendre jalouse l'Harmonie. Et toutes les faveurs des ouvriers vont visiblement vers ce genre de musique, qu'il est si rare d'entendre à la campagne.

La Gymnastique : elle compte une quarantaine de membres, chaque année elle donne de belles fêtes ; le dimanche, souvent, elle se rend dans des villages environnants où, après l'exhibition sur la place publique des biceps tendus et des mollets en l'air, elle se restaure d'un goûter servi aux frais de la caisse.

La Société de Jeunesse, qui forme une section du cercle catholique, ayant son petit local spécial où elle prend ses ébats animés et bruyants, sans déranger les vieux de la vieille au milieu de leur cent de piquet ou des complications du domino.

La Section de Lecture, qui distribue plus de 125.000 journaux catholiques par an et a organisé une bibliothèque roulante de quatre cents livres qui, périodiquement, sont renouvelés par suite d'échanges avec d'autres bibliothèques catholiques.

Le Cercle d'Etudes Sociales, institution de haute importance, dit M. Harmel, où tous ceux qui ont les capacités et les dons voulus s'initient et s'exercent, par l'étude des questions sociales, à la lutte contre le socialisme.

L'Œuvre militaire, qui s'occupe des jeunes conscrits, veillant à ce qu'ils continuent sous les drapeaux leurs pratiques religieuses, assurant aussi la permanence des salaires aux ouvriers soldats qui font leurs 28 jours.

La Dramatique, qui se compose exclusivement des jeunes membres faisant partie du cercle d'hommes. Il y a une représentation théâtrale par mois. Le grand souci est de trouver des pièces nécessitant beaucoup d'acteurs, car nombreux sont les amateurs des planches. La censure est représentée par l'aumônier.

La Société de Tir, où le jeune ouvrier français s'initie au maniement des armes qu'il devra porter un jour.

Enfin, entrant la dernière en scène comme il convient à la légendaire renommée, *la Compagnie des Pompiers*, la doyenne des sociétés du Val des Bois, puisque sur son drapeau, au dessous de la devise « Dieu, Famille, Patrie », nous lisons cette date : 1863.

Notez bien que je ne dis rien ici des œuvres pieuses proprement dites, sans cela il me faudrait vous parler : des conférences de Saint Vincent de Paul, des confréries du Saint Sacrement et de Notre Dame de l'usine, de l'association du Rosaire qui s'occupe des pèlerinages à Rome et à Lourdes, de la confrérie de Saint Joseph, de l'apostolat de la prière, de *la Ligue des retraitants*, cette œuvre primordiale d'une importance si décisive dans nos sociétés démocratiques, de *l'Association intime*, cette perle d'œuvre qui compte une vingtaine de membres, lesquels, à chaque fois qu'il leur arrive une difficulté, des épreuves, des maladies, des souffrances, s'engagent à dire : « Merci mon Dieu ! que vous êtes bon pour moi Seigneur, je vous remercie de songer à moi pour m'éprouver ! » Œuvre sublime, œuvre de saints !

*
**

Il me tarde de répondre à vos légitimes impatiences en mettant fin à ces longues pérégrinations à travers le Val des Bois par un coup d'œil circulaire sur les institutions économiques qui fleurissent là-bas.

D'ailleurs nous aurons pour nous guider un cicerone aimable autant qu'expéditif, M. Sacotte, secrétaire général des œuvres économiques du Val des Bois.

Permettez-moi de vous le présenter.

Un gros ventre avec une tête dessus, voilà papa Sacotte comme l'appellent familièrement les ouvriers. Si, en raison directe de sa masse, le ventre absorbe d'abord l'attention, tout aussitôt la tête prend le dessus. Avec son triple menton, les joues largement rebondies, le nez rond, épais, légèrement retroussé, cette large figure ne dirait peut-être pas grand' chose, n'étaient les yeux. Oh ! ces yeux, ces gros yeux malins qui picotent toujours, qui pétillent comme du

champagne. Prenez-y garde ; quand ses paupières s'élèvent et s'abaissent nerveusement et que ses larges mains se croisent sur le ventre, comme des cercles sur un tonneau, c'est que papa Sacotte va dire une des siennes ! N'ayez pas l'air trop narquois en dévisageant les vastes rotondités de sa personne, car il devine vos petites pensées railleuses de derrière la tête et il devance les coups avec infiniment d'esprit, un art consommé de mettre les rieurs de son côté.

Au moral papa Sacotte est comme au physique, c'est-à-dire tout rond. Tout rond, et j'ajouterai tout bon, car c'est un homme d'esprit et un homme de cœur, deux qualités qui font de lui le meilleur camarade de ses patrons, l'universel ami des ouvriers.

Et c'est encore un des mérites du Bon Père d'avoir choisi pour des fonctions aussi délicates un homme qui représente si exactement le *right man in the right place*. Car un chef a beau posséder les qualités les plus éminentes, s'il ne se connaît pas en homme, s'il se trompe sur le choix de ceux qui doivent être les intermédiaires de son pouvoir, ses efforts personnels seront enrayés et ses œuvres compromises.

Or, le Bon Père a donné ici encore sa pleine mesure. Il a eu le don de placer, comme tampon journalier, entre ses ouvriers et leurs patrons, cet homme, qui non seulement a le cœur, cette qualité essentielle pour gagner l'ouvrier, mais encore cet esprit et cette verve si précieux dans les situations épineuses, tendues, où quelquefois un mot maladroit ou heureux peut tout compromettre ou tout sauver. Papa Sacotte m'a fait réfléchir bien des fois à la profonde vérité de cette pensée de Champfort : « Celui qui ne sait pas recourir, à propos, à la plaisanterie se trouve très souvent dans la fâcheuse alternative ou d'être faux ou d'être cassant. »

Suivons donc notre aimable cicerone.

Voici l'usine : vous voyez, on lui a choisi l'emplacement le plus gai ; en face même de la grande issue, par où, tous les jours, les ouvriers entrent et sortent, des bosquets riant encadrent l'horizon et, au premier plan, tableau charmant, la Suippe, légèrement arrêtée dans son

cours par un large barrage, forme une cascabelle blanche sur le paysage vert. A l'intérieur, rien n'est négligé pour rendre l'usine agréable et saine ; les salles sont spacieuses, bien éclairées, elles ont six mètres de hauteur, l'air y est constamment renouvelé par des ventilateurs qui enlèvent chacun l'air vicié à raison de dix mille mètres cubes à l'heure. Quant aux machines, tous les appareils les plus perfectionnés, pour prévenir et éviter les accidents, y sont adaptés et les précautions les plus minutieuses ont été prises pour produire l'arrêt immédiat des moteurs, en cas de danger ou d'accident.

Voici, affiché partout à des places apparentes, *le règlement d'atelier*, un vrai modèle du genre, donnant au contrat de travail toutes les garanties désirables. Voici, au hasard, quelques-unes des principales stipulations.

Le congé ne peut être donné par l'ouvrier ou le patron que moyennant un préavis de huit jours et seulement le jeudi de chaque semaine. Mesure heureuse qui fait, la réflexion aidant, que bien souvent l'ouvrier revient sur une décision hâtive et qu'il regretterait plus tard. Seul le patron peut, pour des raisons nettement prévues, immoralité, ivresse, refus d'obéissance obstiné, procéder au renvoi immédiat et sans prévenances.

La séparation des sexes : non seulement il est interdit aux femmes de se rendre sous quelque prétexte que ce soit, dans les ateliers d'hommes et vice-versa ; mais, tous les jours, les femmes sortent quelques minutes avant les ouvriers et, pour les rentrées, des portes spéciales leur sont réservées.

Le repos des dimanches et fêtes est imposé d'une manière absolue : ces jours étant réservés, dit l'art. 8 du règlement, au service de Dieu et à la famille.

La paye des salaires est arrêtée chaque quinzaine et liquidée le matin du jeudi, jour de marché à Warmeriville. Les gains des membres d'une même famille sont détaillés et totalisés sur un seul billet, qui est remis au chef du ménage ou à son délégué, dans

l'espèce, presque toujours la mère de famille. Dispositions sages et prudentes qui empêchent la jeunesse de gaspiller son salaire et concentrent aux mains de l'autorité familiale la totalité des revenus.

La discipline de l'atelier ; qui ne sait que c'est là un des principaux griefs des populations ouvrières, dont la vie est si souvent rendue intolérable par la tyrannie du contre-maître ?

Ici rien de semblable. Le droit qu'ont les contre-maîtres d'infliger des amendes aux ouvriers existe comme ailleurs, mais l'amende ne devient définitive qu'après le visa du patron. « Voulez-vous, dit M. Sacotte, un petit chiffre qui en dit long ? Le total des amendes a rarement excédé les cinquante francs par an et, l'année dernière, en 1896, le chiffre des amendes s'est élevé à quatre francs quinze centimes. Ah ! mon cher Monsieur, si la société de secours mutuels à qui va le produit des amendes n'avait que cela pour vivre, dame ! il nous faudrait payer les ouvriers malades avec la monnaie des singes. » Et en disant cela, la mimique très expressive de papa Sacotte nous donnait un échantillon réussi de ce genre de monnaie.

La plus grande bienveillance accueille toujours les réclamations ou protestations de l'ouvrier. Mais il est deux choses sur quoi le Bon Père ne transige jamais, c'est l'immoralité et l'atteinte à la liberté religieuse, par le blasphème ou autrement. Un jour, deux ouvriers ayant injurié un apprenti parce qu'il portait un scapulaire, furent mis à pied, pour deux fois vingt-quatre heures, avec privation totale de salaire.

Dernièrement, un contre-maître, marié, ayant fait des amabilités à une jeune ouvrière, allant jusqu'à lui offrir un sac de dragées à l'usine même, reçut l'avertissement préliminaire du congé définitif.

Autre exemple qui prouve comment tout abus est réprimé : un contre-maître poursuivait de ses rancunes un ancien et honnête ouvrier, le harassant sans cesse de ces mille tracasseries qui finissent naturellement par impatienter un homme. En effet, un jour, l'ouvrier poussé à bout se permit d'injurier gravement en face de ses camarades son chef hiérarchique. Le renvoi s'imposait sous peine de com-

promettre l'autorité et la discipline. Le Bon Père, qui était au courant de tout, fit comparoir à la fois le contre-maître et l'ouvrier et, après les avoir entendus, il résuma sa décision dans des considérants également durs pour les deux parties, puis prononça sa décision en ces termes : l'ouvrier quittera l'usine dans huit jours, mais le contre-maître partira en même temps que lui ! Ajoutons qu'ils n'en firent rien, ni l'un ni l'autre, le persécuteur fit des excuses au persécuté et ces ennemis d'hier devinrent une paire d'amis.

Mais, dis-je à M. Sacotte, comment M. Harmel peut-il être si bien au courant de tout ce qui se passe ?

Ah ! mon cher monsieur, je vais vous conter cela et vous allez voir une des plus belles inventions du Bon Père, je veux dire le *conseil d'usine*. Vous me demandez ce que c'est ? Ecoutez bien.

Comme vous le pouvez voir, l'usine est divisée en dix-huit grandes salles, dont chacune forme une section séparée de l'établissement. Toutes ces sections sont appelées par le Bon Père à désigner un conseiller d'usine, qui doit être simple ouvrier, à l'exclusion des contre-maîtres ; les sections de femmes désignent des conseillères. Voilà le conseil d'usine qui, tous les quinze jours, se réunit sous la présidence du patron. Maintenant, que font-ils dans ces réunions ? Chacun vient rendre compte de ce qui se passe dans sa section, des désirs de ses camarades, des plaintes qu'ils formulent, des améliorations qu'ils souhaitent : un ouvrier se dérange, tient des propos irréligieux ou immoraux : il est signalé ; un autre est ennuyé ou persécuté : il en est fait mention ; un contre-maître dépasse la mesure de son autorité : n'en doutez pas, il sera mis au rapport du conseil d'usine. En un mot, ce rouage original, dont le Bon Père a tout le mérite, car il en est l'inventeur, fait en sorte que l'usine marche, d'une extrémité à l'autre, sans qu'aucun abus, aucune tyrannie soient possibles et dans des conditions telles que le patron a toujours, partout, un œil et une oreille.

« N'est-ce pas beau ? s'écrie M. Sacotte, et dire qu'il en est, non pas au Val, mais ailleurs, qui ont appelé cela : Conseil de mouchards ! Voyons, est-ce que le député qui s'en va au palais Bourbon dire ce qui se passe et ce qu'on veut dans son département, est un mouchard ? Eh dame ! il suffirait de généraliser dans l'industrie ces conseils d'usine, pour anéantir, du même coup, de très nombreux griefs légitimement formulés par les ouvriers. »

Vous voyez cette cloche ? C'en est une que papa Sacotte n'entend jamais ; elle sonne au médecin !

Tous les jours le docteur vient à l'usine et quand cette cloche va, un tout chacun qui a son petit bobo peut se rendre à la consultation. Si l'ouvrier a des malades chez lui, en arrivant au travail il inscrit son nom au tableau du médecin ; celui-ci, alors, fait la visite à domicile. Tout cela est gratuit, de même les médicaments, sortant de la pharmacie que vous avez vue chez les sœurs ; médicaments et médecin sont payés par la Société de Secours mutuels.

La Société de Secours Mutuels est une des plus anciennes institutions du Val. Elle est la seule qui entame la liberté de l'ouvrier, en ce sens qu'il est obligé d'en faire partie. Cette participation lui donne droit, outre les soins médicaux et pharmaceutiques gratuits, à une large indemnité pécuniaire pour maladie, à des secours spéciaux immédiats en cas d'accidents du travail et, enfin, au décès, à tous les frais de service funèbre et de sépulture chrétienne. Dans ces tristes circonstances, c'est M. Sacotte lui-même qui fait les démarches et remplit les pénibles formalités que nécessite un décès.

L'épargne, elle aussi, occupe une place de choix dans les institutions du Val des Bois.

Une caisse d'épargne scolaire est établie dans les écoles. Que de petits sous, représentant chacun quelque friandise et une victoire remportée par l'enfant sur ses jeunes et innocentes passions ! Les résultats sont stupéfiants : deux cent vingt-trois livrets ont donné, en 1896, une épargne scolaire de 5589 francs 30 centimes !

Quant aux ouvriers, ils ont tous la faculté de laisser leur argent, jusqu'à concurrence d'une certaine somme, en dépôt à l'usine, sous un taux d'intérêt à cinq pour cent l'an, et la commission de comptabilité s'efforce de trouver des placements productifs, hypothécaires et autres, qu'elle signale aux ouvriers ayant les épargnes voulues. Pour dire ce qu'est l'esprit d'économie et d'épargne au Val des Bois, il suffira de citer un chiffre : les ouvriers font en moyenne soixante mille francs d'économies par an, ce qui représente quinze pour cent de leur salaire.

Ce qui vient d'ailleurs faciliter, heureusement, l'épargne, c'est la *société coopérative* — instituée au capital de 20,000 francs divisé en 200 actions — et surtout son corollaire naturel, le paiement au comptant.

La coopérative diminue sensiblement le coût de la vie. Elle comprend la boulangerie — nous l'avons visitée, elle marche à l'électricité ; le pain y est excellent, il se vend au poids, passant par la balance pour chaque client, qui paie au comptant avec son bon d'associé — elle comprend encore des magasins d'habillement, de chaussures, toiles, bonneterie, etc. Les ouvriers ont essayé la boucherie, ils ont dû y renoncer, comme en beaucoup d'endroits d'ailleurs, le résultat ne donnant que des pertes. Toutefois, on n'est pas resté sans rien faire, un accord a été conclu avec un boucher, qui a consenti à fournir toute la viande à cette nombreuse clientèle, moyennant une remise importante sur le prix normal.

La coopérative fait en outre des achats directs : en 1896, elle a conclu un marché de vin de la Champagne, à raison de vingt-sept centimes et demi le litre, rendu franco ; l'honorable secrétaire me cite ce détail avec délices.

La coopérative fait pour quatre vingt mille francs d'affaires et six mille francs de bénéfices, dont un huitième va aux actionnaires, et sept huitièmes aux coopérateurs, c'est-à-dire aux acheteurs. La réserve de la société s'élève à 7.011.20, soit à peu près le tiers du capi-

tal. — Ah ! il avait bien raison, M. Sacotte, quand, après m'avoir expliqué ce que je viens de dire, il s'écriait : « Mon cher Monsieur, cela s'appelle faire aller la petite popotte ! »

Nous étions sur le point de quitter les salles de l'usine, lorsque, voulant éclaircir un détail qui m'avait frappé déjà, je me retournai vers une jeune ouvrière portant sur la poitrine, suspendue par un ruban bleu, une médaille d'argent. « Qu'est-ce ? demandai-je à M. Sacotte ; y a-t-il, aujourd'hui, jour de fête d'une congrégation quelconque ? » — « Jour de fête, o mon bon Monsieur, mais regardez donc là-bas toutes ces jeunes filles avec des rubans verts, ce sont des associées des Saints Anges ; celle que vous me montrez est une enfant de Marie ; là-bas M^{me} Gilmaire, avec son ruban violet, c'est une associée de Sainte-Anne. Voyez-vous, personne n'a peur ici de porter sa petite livrée spirituelle. Elles ont cela toujours, partout, à la rue comme ici, au travail comme à la promenade, en semaine comme le dimanche.

Ah ! celles qui ont osé faire cela, il y a quelque vingt ans, étaient des braves femmes ; elles ont dû en entendre de raides, mais elles ont persévéré, car c'étaient des vaillantes !

Aujourd'hui plus personne ne s'étonne de cela ; nos chères associées ont la fierté de leurs couleurs et, dame ! je crois bien qu'elles peuvent être plus fières de leur ruban que trente-six sacripants, qui sont de la légion d'honneur ! »

Nous voici conduits par M. Sacotte dans son bureau, qui est véritablement, et d'ailleurs dénommé ainsi, *le secrétariat du peuple*. Là, l'ouvrier peut, en tout temps et en pleine confiance, s'adresser dans toutes les difficultés, formalités, mariages, procès, difficultés successorales, conseils de familles, assurances contre l'incendie, tout aboutit là et vient donner au brave secrétaire les occupations les plus variées et les plus disparates. « Vous le voyez, dit M. Sacotte, — qui volontiers a de petites réminiscences classiques, — je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Ce n'est pas, au reste, une sinécure que la place de secrétaire des œuvres sociales du Val des Bois. Nombreuses convocations qui, tous les jours, sont adressées aux membres de chaque conseil, assistance à ces réunions, rédaction des procès verbaux, publication mensuelle des coutumiers, font déjà de M. Sacotte un des rouages les plus occupés de l'usine. Car, notez-le bien et ceci est capital, toutes ces œuvres que nous venons de voir, toutes ces institutions n'existent pas que sur le papier, mais elles marchent sans interruption et elles prospèrent constamment sous l'impulsion incessante des patrons et de leurs dévoués auxiliaires, les Pères aumôniers et M. Sacotte. J'ai voulu par moi-même, avec une certaine indiscretion peut-être, constater la réalité des choses, d'après le coutumier. Le mercredi 25 août, devait avoir lieu, à six heures du soir, au bureau de M. Sacotte, la réunion d'une section de la société des secours ; je m'y suis rendu à six heures cinq minutes ; la section était là, réunie, en pleine délibération.

Au risque d'être interminable, il me faut, enfin, dire un dernier mot de ces deux choses capitales : le salaire et la pension des ouvriers.

Le salaire, au Val, répond à la plus parfaite conception chrétienne de la rémunération du travail humain : M. Harmel paie le salaire familial. C'est-à-dire que, quand le patron a compté à chacun le salaire moyen rémunérateur de son travail, il ne croit pas avoir tout fait : il distingue ceux-là à qui les charges de famille sont si lourdes que le travail de leur bras ne suffit pas à y pourvoir. M. Harmel estime que, dans chaque ménage ouvrier, il faut au moins soixante centimes par tête et par jour pour vivre honnêtement. Un ouvrier a huit enfants, avec sa femme et lui ils sont dix ; cet ouvrier doit avoir six francs par jour pour vivre ; si son travail ne lui rapporte que quatre francs, M. Harmel supplée deux francs. Inutile d'insister, ni de prôner le grand côté moral de ce système, qui fait que chaque enfant naissant au foyer de l'ouvrier amène avec lui un peu plus de bonheur et un peu plus de bien-être.

Ne dites pas : cela est facile, quand on a de l'argent. Non, j'ai dit déjà par quel impôt volontaire sur leur propre luxe, ces MM. Harmel créent les voies et moyens pour soutenir les œuvres et, quant à moi, j'affirme, en voyant le luxe de beaucoup d'industriels qui ont des huit cents, des neuf cents, des mille ouvriers, industriels dont le train de maison coûte des quarante, cinquante, soixante mille francs par an, qu'il n'y a pas un de ceux-là qui, en réduisant ses dépenses somptuaires non pas des trois quarts, ni de moitié, mais d'un quart seulement, ne pourrait réaliser beaucoup de ces réformes et les mêmes bienfaits.

Enfin — et cet enfin est le dernier — les ouvriers du Val des Bois sont *assurés contre les accidents* du travail ; en cas d'incapacité permanente de travail contractée au service dans l'usine, ils reçoivent une pension de trois cents à sept cents francs. En outre les ouvriers sont *pensionnés* dans leurs vieux jours. Une caisse de prévoyance, alimentée par les seuls patrons, assure une rente de vieillesse, suffisante pour vivre, aux vieux ouvriers, qui ont trente ans de services à l'usine et ne savent plus travailler.

Je n'ai pas fini, mais je termine.

Les limites que je me suis imposées ne permettent guère de m'attarder aux considérations qui surgissent en foule, quand je considère, dans le panorama du souvenir, les grandes choses vues au Val des Bois.

Certes, il n'est pas donné à quiconque de réaliser l'œuvre superbe de M. Harmel ; il faut d'ailleurs, en toutes choses, tenir compte des circonstances de temps, et de personnes, des conditions spéciales du milieu dans lequel on vit.

Mais tous, tant que nous sommes, nous avons à glaner, dans l'œuvre du Val des Bois, de quoi élever nos cœurs et nos énergies vers les devoirs et vers les œuvres que nécessitent les conditions sociales de notre temps.

Et sans pouvoir, comme je le voudrais, tirer de tout ceci les applications pratiques que le sujet comporte, je me résumerai en disant que, sur le terrain économique, l'œuvre de M. Harmel est bien, en fait et réalisée, la plus belle conception du génie chrétien.

Et mon souvenir s'en va, enthousiaste et admiratif, vers cet humble qui est si grand, vers ce riche volontairement si pauvre, vers ce patron qui est un apôtre, vers ce chrétien qui est un saint.

Et il me souviendra toujours de cette émotion intense qui nous coupait la voix au moment de la poignée de main des adieux et qui nous fit prendre congé du Bon Père, avec l'air un peu bête de gens qui ne savent comment dire : merci.

Mais, peut-être, le Bon Père ne s'y est pas trompé ; les fortes émotions sont silencieuses, les grands enthousiasmes muets.

Bruges, Septembre 1897

